

ct

Des rats dans la tête

de
Antonio Morcillo López

traducción de
Anne-Laure Lachaud

(fragmento en francés)

Personnages

POL POT, rat mâle de couleur blanche.

STALINE, rat mâle de couleur blanche.

IDI AMIN, rat mâle de couleur blanche.

SADDAM HUSSEIM, rat mâle de couleur blanche.

G, scientifique, cinquante trois ans.

PENA, sa femme, quarante cinq ans.

LEO, fille de Pena et de G, six ans.

MILA, maîtresse de G, trente trois ans.

*Pièce rectangulaire entièrement vitrée.
Dans un coin, un petit récipient rempli d'eau et de nourriture.*

IDI AMIN, SADDAM HUSSEIM, STALINE et POL POT ont des électrodes sur la tête et sur le corps ; ils se tiennent au centre de la pièce, les uns à côté des autres, immobiles. POL POT s'écarte brusquement des autres et se dirige lentement vers l'autre extrémité de la pièce. Il s'arrête. Il reprend sa lente progression, ses mouvements sont à peine perceptibles. Il s'arrête. Il se déplace à nouveau mais cette fois, en dessinant des cercles. Après avoir répété plusieurs fois le même scénario, il reçoit une décharge électrique qui le paralyse et le fait tomber à la renverse, les membres écartés et raidis.

POL POT

— Le monde est en train de devenir un putain d'aéroport international.

Les rues sont comme des terminaux. Les gens, les gens, les gens se comportent comme s'ils étaient en train d'attendre un vol qui n'arrive pas et qui n'arrivera jamais.

Ils ne respirent plus, ils anhelent. Dans leurs yeux se reflètent d'immenses fenêtres.

Ils empruntent tous les jours les mêmes rues et marchent côte à côte sans jamais se parler.

Les rues sont comme des terminaux.

Personne ne se touche, personne ne se regarde, personne ne prête attention aux autres.

Toutes les conversations ressemblent à une procédure d'enregistrement dans un aéroport.

Tout le monde est équipé d'un appareil électronique pour se protéger : écouteurs, téléphone ou ordinateur.

Lorsqu'un homme rencontre une belle femme dans un parc et qu'il lui demande :

« Comment t'appelles-tu ? »

Elle lui répond : « Passeport s'il vous plaît. Vous avez des bagages ? »

S'il lui dit : « Est-ce que je peux t'appeler pour t'inviter au cinéma ou pour boire un verre ? »

Elle lui répond, en le regardant à peine : « Transportez-vous un quelconque objet coupant ? Des liquides ?

Êtes-vous un terroriste ? Auriez-vous l'obligeance de me dire si vous avez placé une bombe dans votre valise Samsonite ? Veuillez sortir votre ordinateur, s'il vous plaît. »

Et s'il insiste et lui demande son âge, son adresse ou ses hobbies, elle peut même aller jusqu'à lui crier, en brandissant un poing menaçant : « Levez les bras monsieur ! Enlevez votre ceinture, vos chaussures et retirez vos vêtements, si vous ne voulez pas que je vous arrête sur-le-champ »

Les cafétérias sont comme des portes d'embarquement.

Toutes les conversations ressemblent à une procédure d'enregistrement dans un aéroport.

Les banalités n'existent pas. Une simple plaisanterie peut changer ta vie. Un regard en coin, un propos insolant et tu te retrouves dans une prison secrète perchée à 2000 m d'altitude, où l'on te soumet à un interrogatoire musclé pendant plusieurs semaines. Ce sont des choses qui arrivent, des choses qui se produisent.

Il y a des contrôles de sécurité toutes les cinq minutes et tous les cinq mètres.

Le monde est devenu un centre de contrôle de sécurité intégrale qui est incapable de se contrôler.

On autorise néanmoins beaucoup de choses ; les gens peuvent notamment dépasser les bornes comme par exemple pisser, se déshabiller en pleine rue et faire la nouba jusqu'à une heure

indécente. En revanche, il leur est formellement interdit de ne pas savoir qui ils sont, comment ils s'appellent, qui sont leurs grands-parents, leurs parents et où ils ont été mis au monde. Le consensus sur l'identité est la base de la cohabitation, point. Tu dois être absolument sûr de qui tu es ou sinon. Ou sinon. Ou sinon. Ou sinon.

Tu dois savoir répondre aux mêmes questions de la même façon. L'inertie te sauvera la vie. La robotisation te donnera une âme. Et sinon... Si tu n'es pas capable de répondre aux mêmes questions de la même façon alors il n'y a aucun moyen de t'en sortir, tu peux perdre ton bien le plus précieux. Cela signifie que tu dois reproduire ce qui a été produit. Avec fidélité. Avec passion.

Tout est enregistré et reproduit. Le consentement n'existe pas.

Tout n'est que montage. La soumission existe.

Nous n'existons pas. Nous ne sommes une priorité pour personne.

Si nous étions une priorité pour quelqu'un, on ne nous ferait pas griller comme ça, aussi, aussi, aussi, aussi, aussi, aussi, aussi, aussi, aussi, aussi, aussi, aussi, aussi, aussi, facilement. Fais chier. Bordel de merde !

Si nous existions nous serions une priorité pour quelqu'un. Putain de bordel de merde !

Le monde est devenu un gigantesque studio de cinéma. Chaque instant de la vie est un véritable sketch. Les dialogues ont tourné en boucle jusqu'à s'éteindre.

Tout le monde peut interpréter sa propre existence avec brio mais personne n'est capable de la vivre réellement. Il n'y a pas de professions, pas de catégories, pas de distinctions. Tout est susceptible de.

Tout est rigoureusement séparé et mélangé, sans scrupule aucun. Tout est fongible. Tout s'est transformé en argent. L'argent est la vie même. L'argent a donné un sens à ce manque de sens qui la caractérise.

Le monde est devenu une puissante anémone qui s'auto-phagocyte, au gré de cycles parfaitement étudiés qui s'anticipent mutuellement.

Il s'interrompt. Il reçoit une nouvelle décharge électrique, beaucoup plus forte que la précédente.

De gigantesques vagues mettront fin à des civilisations.
Des météorites apporteront la bonne nouvelle.
L'oxygène deviendra noir comme de l'encre.
La science entrera définitivement dans l'obscurité,
au cours de son long voyage vers l'autre extrémité de la matière.

Il s'effondre. IDI AMIN, STALINE et SADDAM HUSSEIM s'approchent de POL POT et se rassemblent autour de lui.

IDI AMIN

— Il est vivant ?

STALINE

— Impossible à dire.

SADDAM HUSSEIM

— Cette fois ça y est, on dirait que son cerveau a grillé.

IDI AMIN

— Est-ce que quelqu'un a compris quelque chose à ce qu'il a dit ?

SADDAM HUSSEIM

— Non, pas le moindre mot.

IDI AMIN

— Il parlait de quoi ?

STALINE

— Difficile à dire. Je ne suis même pas certain qu'il le sache lui-même. C'est la décharge électrique qui le fait parler de la sorte. C'est comme si c'était un autre rat qui parlait à sa place.

IDI AMIN

— Un autre rat ? Quel rat ?

STALINE

— C'est une façon de parler.

IDI AMIN

— Une façon de parler ? De qui ? De quelle façon ?

STALINE

— Dire que ce n'est pas lui qui parle, c'est une façon de s'exprimer. C'est lui qui parle, évidemment. Je ne prétends pas le contraire. Vous comprenez ?

Silence.

SADDAM HUSSEIM

— Non, mais ce n'est pas grave.

IDI AMIN

— Cette fois ça a duré longtemps.

SADDAM HUSSEIM

— Quand il parle comme ça, ça me fait peur.

STALINE

— Calme-toi.

SADDAM HUSSEIM

— Je ne peux pas supporter de le voir souffrir comme ça.

IDI AMIN

— Pourquoi il dit des trucs aussi étranges ?

SADDAM HUSSEIM

— Elle s'acharne sur lui. Elle le tourmente.

IDI AMIN

— C'est la première fois qu'il dit ce genre de choses.

SADDAM HUSSEIM

— Ça doit être un effet secondaire.

STALINE

— Un effet collatéral. Je crois qu'il essaye de nous dire quelque chose.

SADDAM HUSSEIM

— Mais s'il veut nous dire quelque chose, pourquoi il ne le fait pas une bonne fois pour toute ?

STALINE

— Parce que ce n'est pas lui qui parle pendant les décharges électriques. C'est un autre rat. Un rat qui a besoin des décharges pour se manifester et pour communiquer.

IDI AMIN

— Un autre rat ? Où ça ?

SADDAM HUSSEIM

— Quand j'ai envie de vous dire quelque chose, je vous le dis un point c'est tout.

STALINE

— Laissez tomber. Il bouge

POL POT commence à bouger lentement.

SADDAM HUSSEIM

— Comment te sens-tu ?

POL POT les observe comme s'il les voyait pour la première fois.

POL POT

— Que...Que s'est-il passé ?

IDI AMIN

— Rien. Tu t'es mis à délirer.

SADDAM HUSSEIM

— Tu vas bien ?

IDI AMIN

— Nous n'avons rien compris du tout.

POL POT

— Qui êtes-vous ?

SADDAM HUSSEIM

— Qui sommes-nous ? Qui veux-tu que nous soyons ?

STALINE

— As-tu le moindre souvenir de ce que tu as dit ?

SADDAM HUSSEIM

— Qui es-tu ? Ne t'approche pas !

STALINE

— Est-ce que tu te souviens de ce que tu as dit ?

IDI AMIN

— Arrête de le harceler comme ça.

POL POT

— Je ne me souviens pas de ce que j'ai dit. Qu'est-ce que j'ai dit ?

IDI AMIN

— Rien, Tu parlais d'un aéroport international.

POL POT

— Un aéroport international ?

IDI AMIN

— Le monde est devenu un putain d'aéroport international.

SADDAM HUSSEIM

— De gigantesques vagues mettront fin à des civilisations. La science entrera définitivement dans l'obscurité au cours de son long voyage vers l'autre extrémité de la matière.

STALINE

— Le consentement n'existe pas. La soumission existe.

IDI AMIN

— Il faut savoir répondre aux mêmes questions de la même manière.

POL POT

— Où suis-je ?

STALINE

— Nous n'existons pas.

IDI AMIN

— Le monde est devenu un gigantesque studio de cinéma.

SADDAM HUSSEIM

— L'oxygène deviendra noir comme de l'encre.

STALINE

— Nous ne sommes une priorité pour personne.

Silence

POL POT

— Je crois... je crois que je vais me trouver mal.

POL POT s'évanouit

IDI AMIN

— Est-ce qu'il va bien ?

SADDAM HUSSEIM

— Il est épuisé. Les décharges sont trop fortes... je ne comprends pas. Pourquoi lui ?... Pourquoi est-ce qu'elles sont si violentes ?...

STALINE

— Il n'y a rien à comprendre. C'est comme ça. Il faut l'accepter. La décharge vient tout simplement.

Tous les trois répètent à l'unisson, comme s'il s'agissait d'une prière : « la décharge vient, tout simplement ». Silence.

IDI AMIN

— À quoi est-ce que tu penses ?

STALINE

— À rien.

IDI AMIN

— Que se passe-t-il ?

STALINE

— Rien. Mais ce qu'il a dit est vrai, même si je n'ai pas tout compris.

IDI AMIN

— Qu'est-ce qui est vrai ? Il a dit tellement de choses !

STALINE

— Que nous n'existons pas.

IDI AMIN
Vraiment ?

STALINE
— Oui. Réfléchis.

Silence

IDI AMIN
— Bon ça y est, j'ai réfléchi mais je ne vois pas.

STALINE
— Ce qu'il a dit c'est que nous devrions être une priorité pour quelqu'un.

IDI AMIN
— Et alors ?

STALINE
— Et alors ? Ce n'est pas le cas !

IDI AMIN
— Si, nous sommes une priorité pour la décharge électrique.

STALINE
— Réfléchissez, s'il n'existe rien qui empêche ces décharges, alors d'une certaine façon, c'est comme si nous n'existions pas. Nous devrions être une priorité pour quelqu'un... un être supérieur à la décharge. Il devrait y avoir *quelque chose*, peu importe quoi, qui devrait empêcher qu'on nous grille la cervelle comme ça, aussi... aussi...

SADDAM HUSSEIM
— Facilement.

IDI AMIN
— Et ce *quelqu'un*, c'est qui ?

SADDAM HUSSEIM
— Et ce *quelque chose*, c'est quoi ?

STALINE
— Je ne sais pas, mais peut-être que lui le sait.

IDI AMIN
— Ce *quelqu'un* n'existe pas. S'il existait il y a longtemps qu'il nous aurait aidés.

SADDAM HUSSEIM
— Et ce *quelque chose*, on peut le toucher ?

STALINE

— Je n'en sais rien. J'y réfléchis. Tout ce que je sais, c'est que soit on a perdu ce *quelque chose*, soit on ne l'a jamais eu.

SADDAM HUSSEIM

— Si on l'a perdu, on pourrait le retrouver. De toute façon il ne peut être qu'ici.

STALINE

— Arrête de dire n'importe quoi. Ici il n'y a rien. Regarde autour de toi ! Où sommes nous ? Est-ce que quelqu'un peut me le dire ? Quel est cet endroit ? Qu'est-ce que *c'est* ? Moi je vais vous le dire : c'est un endroit qui n'existe pas. Nous savons que nous sommes quelque part, mais nous ne savons pas exactement où. C'est une sorte de non-lieu. Un lieu en marge des autres lieux. Qu'est-ce que *c'est* ? Nous ne le savons pas. Le fait d'être dans ce non-lieu qui n'existe pas, remet en cause notre existence même. Nous n'existons pas. C'est en tout cas ce que je pense et c'est ce qu'il pense aussi. Cet endroit nous a volé notre existence. Vous comprenez ? Il nous l'a aspirée. C'est un vampire. Nous sommes capables de respirer, courir, parler, saliver et bouger la queue. Nous pouvons faire tout ce que n'importe quel rat normalement constitué, qui ne se trouverait pas enfermé ici, pourrait faire, mais nous, nous n'avons pas d'existence propre. C'est comme ça. Si nous existions nous ne serions pas là et la décharge ne s'acharnerait pas sur nous au gré de ses envies. J'en suis sûr. Nous serions une priorité. Et si nous en étions une, *quelque chose*, je ne sais pas quoi, nous protégerait des décharges électriques.

POL POT reçoit une forte décharge électrique, il se relève. Silence.